

Res Br
255

ALLOCUTION

DE

M. l'Abbé L. PRÉVOST

Aumônier de l'Hôpital auxiliaire n° 1

A

LA MESSE D'ADIEU

A L'OCCASION DE LA FERMETURE DE L'HOPITAL N° 1

Le Dimanche 29 Décembre 1918.



WEDNESDAY

WEDNESDAY

LA MESSE D'ADIEU

LA MESSE D'ADIEU

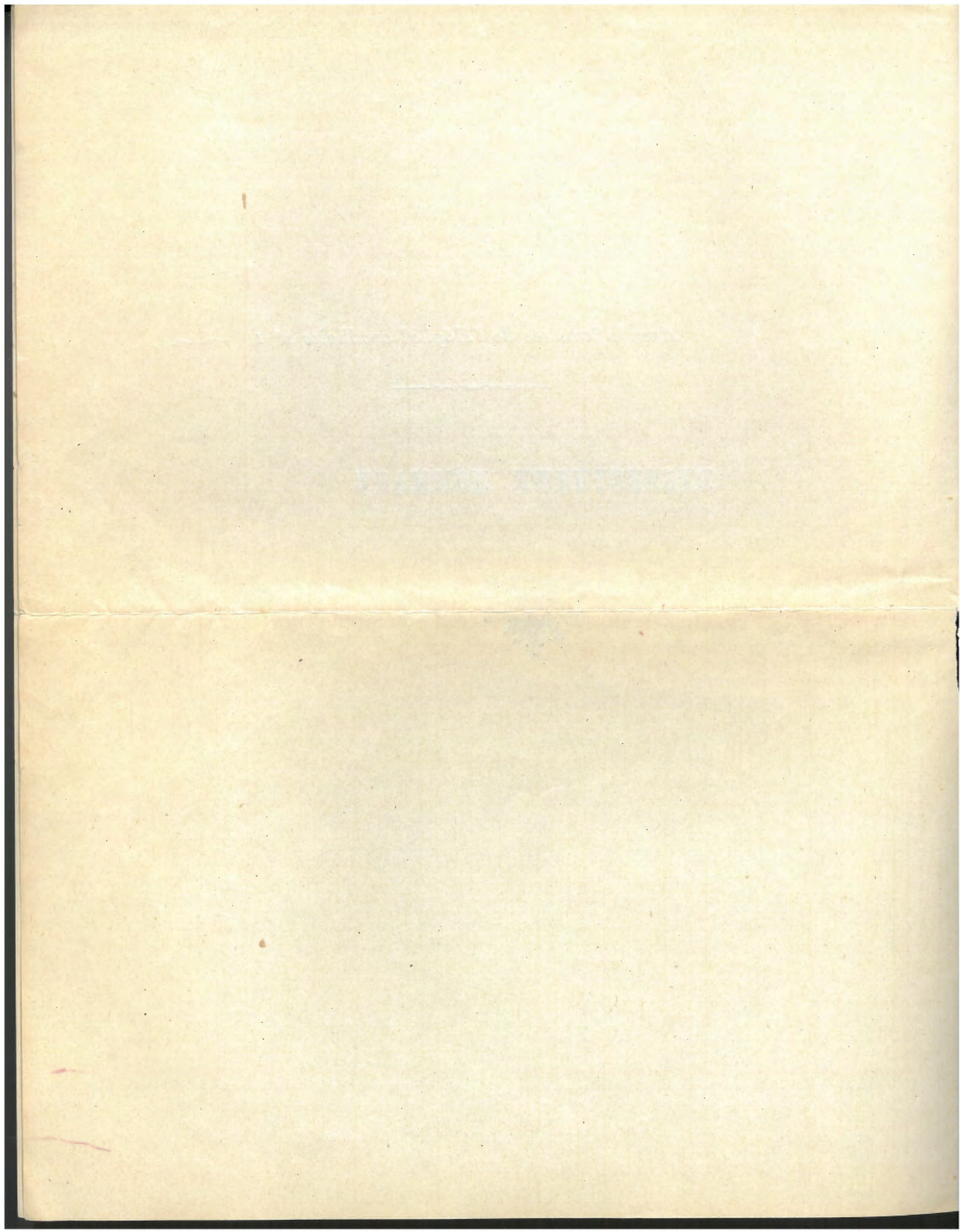


Aux Infirmières de l'Hôpital auxiliaire n° 1



RESPECTUEUX HOMMAGE





Elle a donc sonné, l'heure de la séparation : hier, c'était celle de vos chers blessés ; aujourd'hui, c'est la vôtre, et, comme tout ce qui finit pour entrer dans le souvenir, elle remplit vos cœurs d'une certaine mélancolie et d'une certaine tristesse. Ce serait pourtant bien mal vous connaître que de voir dans ce sentiment je ne sais quel égoïsme qui vous porterait à regretter de ne plus avoir de membres à panser et de plaies à guérir. Ayant compris votre mission comme une mission de charité patriotique et chrétienne, vous avez partagé la joie unanime, lorsque, le 11 novembre dernier, la voix du canon vous annonça que son œuvre de mort était finie et que vous n'auriez plus à secourir les victimes de ses coups meurtriers. Et même, pour vous plus encore que pour d'autres, précisément parce que vous aviez approché la souffrance de plus près, ce fut un immense soulagement de songer que, sans disparaître de notre terre, elle se ferait moins cruelle et moins fréquente. Mais, de même que quatre années de lutte, de dangers, de privations, partagés en commun, ont créé entre nos soldats une véritable fraternité d'armes, ainsi quatre ans de dévouement, de bienfaisance, de services de toute sorte, associés en faveur des blessés, ont formé entre vous ces liens étroits qu'il vous coûte aujourd'hui de rompre parce qu'ils ont été établis par la main douce et forte de la Charité. Du moins avez-vous désiré, avant de vous disperser, vous réunir une dernière fois, et c'est au pied de l'autel que vous avez voulu le faire, sous le regard du Christ, dans cette Chapelle où Il vous a si souvent accueilli pour vous reconforter et pour vivifier votre charité de son amour infini, Lui le Grand Blessé, l'Homme de Douleur, venu en terre tout à la fois pour souffrir et pour mettre un baume sur toutes les souffrances. Vous avez voulu que votre dernier acte d'infirmité de la Croix-Rouge soit un acte religieux, et même une communion : je vous en félicite. Ceci prouve, une fois de plus, quelle haute idée vous vous êtes faite de votre mission : celle-ci ne vous étant pas apparue comme simplement humanitaire, mais divine, il n'est pas étonnant que vous veniez ce matin demander à Dieu lui-même d'y mettre en quelque sorte son sceau, comme on authentique un acte à l'aide du cachet dont on pose l'empreinte au bas de la signature. Il va le faire ; mais, de même qu'on a coutume de

jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble de l'acte avant d'y mettre cette marque qui consacre sa valeur, il me semble voir Dieu embrasser Lui aussi, à cette heure, de son regard profond auquel rien n'échappe, ces quatre années écoulées, et j'ose affirmer qu'elles se résument, à ses yeux, en deux choses dont l'une contient un témoignage et l'autre une leçon : vous avez beaucoup donné ; vous avez beaucoup reçu.

Vous avez *beaucoup donné*. Vous avez donné d'abord de votre temps. Cinquante-deux mois durant, presque sans interruption, de jour et de nuit, aux heures les plus angoissantes et les plus tragiques, vous êtes demeurées au chevet de nos blessés. Il vous a fallu pour cela sacrifier, sinon vos devoirs de famille — ce qui n'eût pas été dans l'ordre — du moins ce que l'on appelle les obligations mondaines. Mais vous avez compris qu'après le foyer, vos loisirs appartenaient à ceux qui avaient tout quitté pour vous défendre. Votre mission vous est apparue tout de suite avec une clarté et une force qui ont entraîné vos cœurs ; résolument, vous vous êtes mises au service des blessés de la guerre dès le premier jour de la mobilisation, au mois d'août 1914, et vous y êtes restées jusqu'au bout.

Avec votre temps, vous avez mis à la disposition de la Patrie ensanglantée vos mains délicates et habiles. Préparées à vos fonctions d'infirmière par l'enseignement et les conseils de Sœur Angèle, dont vous vénerez la mémoire, guidées par la science la plus éclairée de vos chirurgiens et médecins, vous avez donné vos soins à près de 7.000 blessés : beaucoup vous doivent le retour à la santé ou la conservation de leurs membres, certains vous doivent la vie !

Enfin — et davantage encore — vous avez donné de vous-mêmes, de votre cœur, de votre âme chrétienne et française. L'uniforme d'infirmière n'a jamais été pour vous une parure séduisante, agrémentée de bijoux et de dentelles. Le soin des blessés fut à vos yeux comme une prise de voile ; vous y avez apporté une dignité française, une gravité chrétienne, sans que ce soit pourtant au détriment de sa grâce et de sa bienfaisante efficacité. Vous n'avez pas voulu limiter votre dévouement aux corps : sous l'écorce parfois un peu rude des chairs meurtries, vous avez senti palpiter des âmes ; votre bonté naturelle et votre foi vous ont inspiré les paroles qui consolent et qui réconfortent. Tous ont senti en vous le cœur de la France compatissante qui venait s'appuyer pour le soutenir contre leur propre cœur. Et ce fut aussi une bien douce consolation pour les familles de nos soldats de savoir que leurs chers aimés trouvaient en vous jusque dans la mort, par les soins que vous preniez de leurs dépouilles, de véritables mères.

Si je n'ai pas qualité pour vous remercier de tout cela au nom de la France, j'ai autorité du moins pour le faire au nom de Dieu et, — vous le savez — la reconnaissance de Dieu est plus sûre et plus généreuse que celle des hommes. S'Il a promis de ne pas laisser sans récompense un verre

d'eau donné en son nom, quelle sera la vôtre, vous qui, durant quatre ans, avez ajouté sans cesse à vos dons charitables ? Si grande portant que soit votre créance, Dieu est assez riche pour vous la payer : il n'y manquera pas, soyez-en sûres !

Mais je vous demande à votre tour de vous souvenir que si vous avez beaucoup donné, vous avez également *beaucoup reçu*. De Lui, d'abord, par les grâces dont Il vous a comblées ! — Quel avantage ce fut pour vous de trouver cette Chapelle où toutes les facilités vous furent accordées pour entretenir votre piété, en premier lieu par le cher M. l'abbé Levée, dont il me plaît de saluer la mémoire vénérée, et ensuite par son digne successeur. Vous aimiez à y venir souvent, le matin surtout, de bonne heure, pour puiser dans une fervente communion les forces dont vous aviez besoin. Cette Chapelle ! elle a vu bien des fêtes durant la guerre — quelques-unes, telle la Messe de minuit de 1914 et celle de 1918, vous ont laissé de bien doux souvenirs — elle a retenti de bien des chants, elle a entendu aussi, hélas ! bien des sanglots, mais elle garde le secret de toutes les prières qui sont montées ardentes et suppliantes du fond de vos âmes pour ceux dont vous faisiez les mères et dont vous aviez à cœur de sauver les âmes autant que les corps. Dieu seul sait combien, grâce à vous, sont partis en paix ! Remerciez-Le ce matin de s'être montré si bon et si généreux à votre égard.

Ce fut un autre avantage pour vous, non moins appréciable, de remplir votre mission de charité dans cette maison où vous avez trouvé l'hospitalité la plus accueillante et la plus sympathique, sous les auspices de Saint Jean-Baptiste de la Salle. Vous savez combien nos blessés, toujours inquiets de la façon dont ils seraient traités, étaient rassurés en apercevant à l'entrée le regard si doux de ce Maître de la Charité, qui leur faisait sentir qu'ils seraient bien reçus, bien soignés et qu'ils ne manqueraient de rien ni pour le corps ni pour l'âme. Vous lui devez une partie du bien que vous avez accompli, comme aussi à ceux qui, dans cette maison, sont les héritiers de son esprit et de son œuvre. Il est juste de le reconnaître pour que vous en remerciez Dieu ce matin de ce nouvel acte de bonté à votre égard.

Enfin, que d'exemples vous avez eus sous les yeux dans ces blessés qui étaient parfois de grands enfants, mais souvent aussi de grands martyrs, et qui vous en offraient le spectacle par leur calme résignation, leur patience héroïque sous l'aiguillon de la douleur, leur foi robuste et confiante. Et souvent, j'en suis sûr, en les veillant à leur chevet est montée à vos lèvres la parole d'un de nos chefs, les contemplant avec admiration sur le champ de bataille : « Ce serait à se mettre à genoux devant eux. » Vos sauveurs ont été aussi vos maîtres : ils vous ont appris à souffrir sans murmurer, à supporter l'épreuve sans faiblir, à accepter même la mort sans regret. Dans ces grands yeux voilés aux choses de ce monde et déjà ouverts sur l'éternité, vous avez lu le prix de la vie qui ne se mesure pas au nombre

des années, à la fortune, au génie, mais à la fidélité, au devoir et aux sacrifices consentis pour l'accomplir. Ce sont là de véritables trésors ! Gardez-les précieusement, non pas pour les enfouir, comme le mauvais serviteur, mais pour les faire fructifier demain dans l'œuvre de régénération morale et religieuse de la France à laquelle vous devrez collaborer et pour laquelle vous serez mieux préparées que d'autres. Et ainsi vous apparaîtrez, dans les labeurs de la paix, ce que vous avez su vous montrer dans les luttes de la guerre : le cœur débordant de cette charité chrétienne et française qui ne sait pas calculer, toujours prête à se donner, quand il s'agit du droit à défendre, de la faiblesse à soutenir, de la souffrance à soulager ; en un mot, vous demeurerez toujours fidèles à votre belle devise : « *Inter arma charitas !* »

